Le cri du perroquet

On a tout essayé pour faire durer l'illusion de l'art. L'œuvre, l'absence d'œuvre, l'œuvre comme vie, la vie comme œuvre, l'œuvre sans public, le public sans œuvre, l'œuvre irrespectueuse (si irrespectueuse qu'elle n'est respectueuse que de l'irrespect), l'œuvre provocante, l'œuvre dérangeante. On a essayé l'intimidation, l'outrage, l'injure, la dérision, l'humiliation, la péroraison. En fin de compte, on le voit bien, il n'y a qu'une seule chose qui marche encore, c'est le chantage. L'art de la modernité en coma dépassé y fait entendre sa voix la plus irréfutable, en même temps qu'il s'enveloppe d'une sorte de sacré qui interdit absolument de s'interroger.

Il y a peu, les amusants responsables du musée d'art moderne de la ville de Paris résolurent d'acquérir une œuvre de l'artiste belge Marcel Broodthaers. Cette œuvre « met en scène », paraît-il, un perroquet. Pas un perroquet mort et empaillé, non, un beau perroquet vivant avec ses plumes aux couleurs multiples et son gros bec dur recourbé. Un perroquet, donc, destiné comme tout le monde, hélas, à mourir un jour. Une œuvre périssable en quelque sorte. Et même une œuvre de la nature. Un oiseau. De la famille des psittacidés. Comme on en trouve généralement dans les régions tropicales. Ou, plus simplement, sur le quai de la Mégisserie. Ou chez des particuliers, dans des cages. Un de ces volatiles divertissants qu'on appelle d'ordinaire Coco et auxquels il arrive d'imiter le langage humain avec des voix de clowns enrhumés.

Flanqué de deux palmiers et accompagné d'un magnétophone répétant en boucle un poème qui dit « Moi je dis, moi je dis » sans fin, Coco est donc une œuvre d'art. Au même titre qu'un croquis de Michel-Ange. Le bonheur d'être art, de nos jours, est simple comme deux palmiers et un magnétophone. L'ours du Jardin de plantes, les lions de la savane et l'orang-outang de Bornéo en sont verts de jalousie : ils aspirent au magnétophone et aux palmiers en pot de la modernité. L'écureuil qui tourne sa roue attend aussi son Broodthaers. Et la grenouille dans son bocal avec sa petite échelle. Et les chiens de faïence, et les chiennes de garde. Et encore tant d'autres bestioles de compagnie comme les canaris et les crocodiles. D'autant que, ainsi artistifié, Coco a vu sa côte s'envoler : le musée d'Art moderne de la Ville de Paris l'a acquis pour la somme d'un million trois cent soixante-dix-sept mille de nos francs de l'année dernière. Et c'est là que les problèmes commencent. Ainsi que le chantage. Au-delà de quatre cent quatre-vingt-onze mille neuf cent soixante-sept francs (toujours de l'année dernière), les achats du musée d'Art moderne de la Ville de Paris doivent en effet être soumis pour approbation au Conseil de Paris. Où certains élus se sont tout de même émus. Et ont posé quelques timides questions. Du genre : est-il bien sage d'attribuer le statut d'œuvre d'art à un animal vivant et mortel, si plaisant soit-il ? Ou encore un million trois cent soixante-dix-sept mille de nos francs de l'année dernière pour l'achat d'un oiseau, même flanqué de deux palmiers, est-ce bien raisonnable ? Et aussi : une « œuvre » à laquelle il faut apporter tous les jours à manger et à boire peut-elle être considérée comme œuvre d'art au même titre que *La Joconde* ou *La Vénus de Milo* ? Et que dire de la nécessité de renouveler chaque soir le sable de sa cage ? Est-ce qu'on change le sable du *Sacre* de David ou des *Noces de Cana* de Véronèse ? Même pas celui des innombrables plages de Monet. Où pourtant il y a du sable. Du vrai. Peint.

Autant d'interrogations dangereuses, comme on voit, et tout à fait en désaccord avec la modernité moderne qui exige comme première condition, pour ne pas se fâcher, qu'on ne la discute pas. C'est d'ailleurs par là que Christophe Girard, sinistre préposé à la Culture de la Mairie de Paris, a clos la controverse. En déclarant qu'hésiter plus longtemps à reconnaître sans réserve au perroquet de Broodthaers le statut d'œuvre d'art revenait à « ouvrir la porte au fascisme ». Devant une telle mise en demeure, qui ne se dresserait pas au garde-à-vous ? Qui, surtout, aurait le mauvais goût de faire remarquer que c'est précisément ça l'essence du fascisme, le refus de la discussion sur la réalité au profit des mots d'ordre ; et qu'en se servant du Mal comme instrument de chantage on le laisse s'incruster dans le discours du Bien et s'y exprimer avec la force décuplée de l'intimidation ? Personne. Voilà donc Coco, entre ses palmiers, destiné à monter la garde à la porte de l'enfer. Chargé de veiller au salut de la civilisation contre la barbarie. En tant qu'œuvre d'art confirmée et estampillée. Cher Coco. On a quand même envie de lui dire de tenir bon. Et de bien surveiller la porte. Toutes les portes. Y compris celles de la Mairie de Paris.

Philippe Muray. Exorcismes spirituels IV, Moderne contre Moderne (Belles Lettres, 2005)